

DañsFabrik, Athènes-Brest d'un saut

— À Brest, le festival DañsFabrik réunit plusieurs femmes chorégraphes grecques.

— Il prend le pouls de la scène athénienne, après huit années de crise et de créativité résistante.

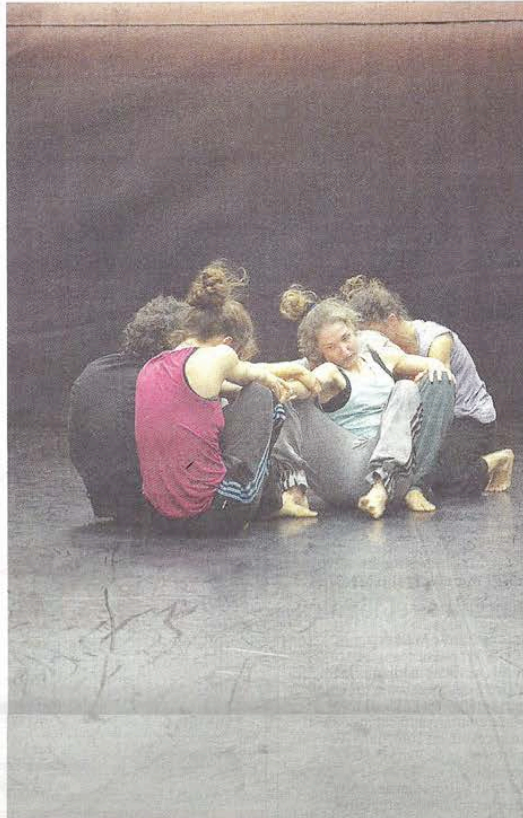
Athènes
De notre envoyée spéciale

Brest et Athènes, que séparent plus de 3 000 kilomètres, ont rendez-vous lundi prochain pour la 5^e édition du festival DañsFabrik. Depuis 2012, une partie de la programmation est confiée à la subjectivité d'un invité. « Des personnalités artistiques qui ont une connaissance d'un territoire et qui sont capables de nous proposer leur réflexion, leur regard », précise Matthieu Banvillet, directeur du Quartz, scène nationale de Brest. Il a choisi cette année Lenio Kaklea, chorégraphe grecque installée en France depuis une dizaine d'années. Il ne s'agit pas pour elle de réunir un échantillon représentatif de la scène athénienne, mais de faire sentir son effervescence actuelle, envers et malgré tout. Quatre femmes chorégraphes, vivant en Grèce ou issues de la diaspora, la rejoignent ainsi.

« Étant donné les conditions, le manque de soutien et de stratégie culturelle, les artistes sont très actifs. »

Pour cette programmation, Lenio Kaklea est retournée à Athènes, sa ville natale, dont elle n'a jamais été tout à fait coupée puisqu'elle y a présenté chacune de ses œuvres. Elle y a trouvé une scène chorégraphique transformée, durement éprouvée par la crise économique de 2008. « Depuis 2009, les compagnies ne reçoivent plus aucune subvention de l'État », indique Klimentini Vounelaki, critique de danse. *Beaucoup des grandes compagnies ont disparu.* « Le maigre budget du ministère de la culture va à l'archéologie, à la restauration de monuments et aux musées – trésors patrimoniaux et touristiques du pays. Et les artistes contemporains, engageant souvent leur propre argent, tâchent de se rémunérer sur les recettes de leur création.

La dureté des temps se lit sur les plateaux. « Cela fait longtemps



Alaska, création de l'Athénienne Iris Karayan, soutenue par la fondation privée Onassis. Marina Tselepi

qu'on y travaille sans décors, sans costumes, sans musiciens sur scène. À moins d'être soutenus, les artistes créent des solos et des duos – car il est difficile de payer plus de monde », résume Lenio Kaklea, qui dans son solo *Arranged by date* tente « de parler d'économie à échelle humaine », en tirant le fil d'une contrariété apparemment anodine : l'oubli du code de sa carte bancaire. La seule pièce de sa sélection qui ne soit pas un solo est *Alaska*, la dernière création de l'Athénienne Iris Karayan, soutenue pour la première fois par la fondation privée Onassis.

Fondée en 1975, celle-ci a ouvert un centre culturel en 2010 pour « faire la promotion de ce qui se fait aujourd'hui en Grèce » en montant des projets et en les faisant connaître à l'étranger – ce dont manque cruellement la production du pays. De 300 à 350 artistes font acte de candidature chaque année, et cinq ou six projets sont retenus

en danse. « Dans le vide budgétaire actuel, notre importance s'est trouvée accrue, reconnaît son directeur Christos J. Carros. Nous sommes l'un des seuls interlocuteurs pour les artistes contemporains – et même le principal. Nous n'en avons pourtant ni la vocation, ni les moyens. Mais quand un jeune artiste a prouvé son potentiel, nous essayons d'être là. » Les deux salles de la fondation affichent un taux de remplissage de 80 %.

Car, en dépit de ses propres difficultés, le public athénien est au rendez-vous. Bien plus : la scène chorégraphique grandit, d'après ses observateurs au quotidien. « Étant donné les conditions, le manque de soutien et de stratégie culturelle, les artistes sont très actifs, commente Iris Karayan. Il y a plus d'étudiants en danse ces dernières années. Je ne peux que leur recommander le travail, l'intention, la flexibilité, l'adaptabilité et l'honnêteté. » La photographe Marina Tselepi ose une explication à cette dynamique : « Puisqu'il n'y a pas de travail, certains se disent : "Autant assumer mon aspiration artistique." »

Dans *Alaska*, de la Zita Dance Company d'Iris Karayan, les cinq interprètes évoluent comme un seul corps, sans jamais perdre le contact physique, dans une forme d'urgence et de protection. À l'image des artistes grecs, très solidaires face aux difficultés : « On partage le matériel, les informations, les connaissances et on travaille dans un souci d'égalité. » Avec la crise, certains ont commencé à occuper des espaces à Athènes « pour travailler collectivement », note Lenio Kaklea, qui a elle-même présenté son solo dans la petite galerie Studio 3137, gérée par trois artistes très soucieux du lien avec les habitants du quartier.

À Brest, le Collective Choreography Project illustre cet esprit d'entraide. Mariela Nestora a invité quatre autres chorégraphes grecs à créer avec elle une sorte de cadavre exquis chorégraphique, solo tour à tour sombre et drôlatique. De même, Alexandra Bachzetis, la chorégraphe gréco-suisse de *Score* prête parfois à d'autres artistes le studio que des subventions suisses lui permettent de louer toute l'année dans Athènes. Malgré les obstacles, des artistes obstinés et talentueux continuent d'opposer le mouvement à l'inertie.

Marie Soyeux

Du 29 février au 5 mars. Rens. : www.dansfabrik.com et 02.98.33.95.00.

Une scène plus cosmopolite

« Avant, beaucoup d'artistes grecs voulaient quitter le pays pour exister. On observe maintenant un mouvement inverse », note la chorégraphe Lenio Kaklea. Non seulement des membres de la diaspora reviennent ponctuellement ou durablement, mais des artistes étrangers, parmi lesquels des Français, s'y rendent également pour observer, s'inspirer de solutions. « En France, le contexte est différent, mais d'autres difficultés existent : l'injonction à produire peut être angoissante, les artistes isolés et les institutions menacées. »